

LE LÉPREUX

Quand Jésus fut descendu de la montagne, une grande multitude de peuple le suivit. Et voici, un lépreux vint se prosterner devant lui, et lui dit : « Seigneur, si tu le veux, tu peux me nettoyer. » Et Jésus, étendant la main, le toucha, et lui dit : « Je le veux, sois nettoyé. » Et, aussitôt, il fut nettoyé de sa lèpre. Puis Jésus lui dit : « Garde-toi de le dire à personne ; mais va-t-en, montre-toi au sacrificeur, et offre le don que Moïse a ordonné, afin que cela leur serve de témoignage. »

(Matth. VIII, 1-4.)

Si vous aviez vu, après la prédication sur la montagne, cette grande multitude entourant Jésus et s'attachant à ses pas, vous auriez pensé que le nombre des disciples du nouveau prop'ète était déjà considérable, et allait grandir de jour en jour ; vous auriez pu être tenté d'envier la gloire de Celui dont la parole entraînait ainsi les hommes et de croire que Lui-même se réjouissait du succès de son œuvre.

Mais, si vous aviez interrogé le Seigneur, Il eût bientôt dissipé votre illusion ; ou plutôt, à son silence, à l'air d'indifférence avec lequel Il accueille l'admiration de cette foule, poursuivant sa marche de la montagne à Capernaüm, comme si rien autour de Lui ne Lui parût digne de l'arrêter, vous auriez compris qu'Il ne jugeait pas comme vous. Sa clairvoyance divine découvre dans l'enthousiasme de ce peuple des passions charnelles, des ambitions terrestres qui doivent être déçues. Il sait que la multitude qui, aujourd'hui, l'acclame, doit demain le trahir. Il sait que sa gloire n'est pas de ce monde, et que c'est par la haine des pécheurs et non par leurs louanges que le Fils de Dieu doit être glorifié.

Un seul homme, entre ces mille hommes, attire ses regards et arrête ses pas ; un seul Lui apporte des hommages qui Le touchent et par lesquels Il se croit honoré : c'est le plus misérable de tous ceux qui Le suivent. Vous le reconnaîtrez aux plaies hideuses dont son corps est couvert ; sur son passage, la foule s'écarte, autour de lui se fait le vide, car chacun fuit son approche et jusqu'à l'air qu'il respire ; il entend retentir à ses oreilles le cri d'alarme que la loi de Moïse commandait au lépreux de pousser lui-même :

Souillé ! Souillé ! — Il ne s'en inquiète pas. Il ne voit que Jésus-Christ, il ne cherche que Jésus-Christ, et, pourvu qu'il puisse répandre à ses pieds sa prière, le reste du monde ne lui est rien. Jésus seul ne le fuit pas : son cœur qui demeurerait, au sein de la foule, solitaire et attristé, devant ce malheureux tressaille de compassion, de joie et d'espérance. Le lépreux a trouvé un Sauveur, et le Sauveur a trouvé une âme qui soupire après Lui. — L'un et l'autre sont satisfaits.

*
**

Je m'arrête devant ce premier trait du récit : Parmi les multitudes qui, aujourd'hui, dans tous les lieux de la terre, s'assemblent pour te rendre un culte, ceux qui attirent surtout tes regards, Seigneur Jésus ! ce sont donc ceux qui souffrent le plus, et qui sont, à leurs propres yeux et aux yeux des autres, les plus petits et les plus pauvres. Pécheur qui pleures sur tes fautes et qui cherches un pardon dont tu te sens indigne ; mère ou épouse en deuil qui apportes ta douleur à celui qui, seul, peut la guérir ; ou toi, plus affligée encore, qui portes le deuil d'un vivant ; père de famille que le souci du lendemain tour-

mente et qui n'oses avouer ton angoisse qu'au Père qui est dans les cieux, — vous tous qui souffrez, et qui, ne demandant plus vos consolations aux choses de la terre, regardez en haut, ne craignez point que Dieu vous oublie. Il a vu vos larmes, Il a lu dans vos cœurs et Il vous appelle. Comme l'homme cherche et attend la gloire de ce monde, Dieu cherche et attend la souffrance pour la soulager. Comme l'Éternel est le refuge des cœurs brisés, ainsi — un prophète le déclare — le cœur brisé est le refuge et la demeure de l'Éternel.

* *

Le second trait qui me frappe dans la scène de mon texte, c'est la foi du lépreux.

Trois évangélistes nous racontent sa guérison miraculeuse, et chacun d'eux avec quelque détail qui en augmente l'intérêt. Mais tous trois ont cité exactement dans les mêmes termes la prière qu'il adresse au Seigneur : « Si tu le veux, tu peux me rendre net. »

Dans cette prière si simple, je vois le modèle de la prière du croyant.

Le lépreux ne met pas en doute que Jésus

puisse le guérir. L'affreuse maladie qui l'a exclu de la société de ses semblables, les plaies dévorantes qui, depuis des années peut-être, couvrent son corps, le souvenir de ses longues souffrances et des vains efforts tentés pour le guérir, n'arrêtent point sa foi. Il ne regarde plus aux hommes qui déclarent son mal sans remède. Il regarde à la puissance de Dieu que possède Jésus. Il ne mesure plus les difficultés, les impossibilités humaines de sa délivrance, — il mesure les ressources de Celui qu'il invoque, ou plutôt, il sait qu'elles sont incommensurables. « Seigneur, tu peux me rendre net. Toi à la voix duquel agit le Tout-puissant, Celui qui a créé le monde et qui pourrait l'anéantir, Celui qui fait vivre et qui fait mourir les enfants des hommes, Celui qui m'avait donné la santé et qui me l'a ôtée, — dis un mot, et je serai guéri, et cette chair souillée redeviendra pure. »

Voilà la prière de la foi. Elle attend de Dieu ce qui semble impossible à l'homme. Elle regarde non aux obstacles, mais à Celui qui brise tout obstacle, qui abaisse les montagnes et comble les vallées, comme Il veut et quand Il veut. Elle ne prescrit pas à Dieu de quelle manière Il doit agir. Elle sait qu'Il a mille moyens de délivrer. Il peut

faire disparaître une maladie par un changement dans la direction des vents, en élevant ou en abaissant la température. Il peut la guérir par les ressources de l'art, ou par des moyens qui échappent à la sagesse humaine. Il peut envoyer à l'indigent des ressources inespérées. Il peut relever une famille dont le bonheur semblait pour jamais perdu. Il peut — et ce sont de plus grands miracles — illuminer soudainement les ténèbres où un esprit rebelle à la révélation s'est longtemps débattu, réveiller une âme endormie, saisir au bord de l'abîme le pécheur* prêt à y tomber, ressusciter une conscience morte, et dans un cœur plein de cendres rallumer un foyer d'amour... Ne l'avez-vous pas vu ? Dans l'histoire, dans la vie d'un saint Paul, d'un Augustin ou d'un Luther, — et dans votre propre vie — n'avez-vous jamais vu à l'œuvre la puissance qui transforme les vies et qui crée les cœurs nouveaux ? Confiez-vous donc en Lui, et comprenez le but de tant de miracles qui nous sont racontés dans la Bible. Ce but n'est pas de distraire notre curiosité, mais de montrer qu'en tout temps, Dieu est le Dieu Sauveur. S'Il a retiré Israël de la maison de servitude, c'est pour nous apprendre qu'Il est Celui qui délivre les peuples. S'Il a mis

de la farine dans la cruche de la veuve de Sarepta et de l'huile dans sa fiole, c'est pour nous apprendre qu'Il entend la requête de la détresse qui s'attend à Lui. S'Il a ressuscité le fils de la Sunamite, c'est pour nous apprendre qu'Il est le consolateur de toute mère affligée qui l'invoque. Si, par Jésus, Il a guéri toutes les maladies et toutes les douleurs, c'est pour nous apprendre qu'Il a la puissance de changer en joies toutes nos tristesses et d'essuyer toutes nos larmes.

Ne limitez donc jamais le pouvoir de son amour rédempteur. Dites-Lui comme le lépreux : mon mal est incurable, mais tu peux le guérir ! Je suis inconsolable, mais tu peux me consoler ! Ma plaie est profonde et mortelle, mais tu peux la fermer ! Mon fardeau est trop lourd, il écrase ma faiblesse, mais tu peux le porter !

*
* *

Comme le lépreux aussi, ajoutez : *si tu veux !*
« Si tu veux, dit-il, tu peux me rendre net ! »
Voilà ce qui complète sa prière et la rend agréable au Seigneur. Il ne croit pas seulement à sa puissance, il croit à sa sagesse et à son amour ; et il leur soumet sa demande.

Il y a des chrétiens qui pensent que la foi consiste dans la certitude que toute demande faite à Dieu dans la prière nous sera accordée. Et, sans doute, il faut de la foi pour prier avec une telle assurance. Mais le lépreux nous montre ici une foi qui, parce qu'elle est plus humble, est plus haute et plus forte ; elle subordonne sa supplication la plus ardente à la volonté de Dieu. Elle sait qu'aucune prière ne demeure sans réponse. Elle sait, si Dieu ne l'exauce pas comme elle l'entend, ou s'Il fait attendre sa réponse, que son amour retient sa puissance, et qu'Il veut lui donner, tôt ou tard, plus et mieux qu'elle ne demandait.

Voilà la foi du lépreux. Voilà celle dont Jésus Lui-même a donné l'exemple, dans le désert, où Il refuse de demander à Dieu un miracle pour apaiser sa faim ; en Gethsémané, où Il accepte la coupe amère que son Père pouvait éloigner ; sur la croix, où Il consent à l'abandon de Celui qui, à sa prière, avait ressuscité les morts et envoyé des anges pour le servir. Voilà la foi en laquelle Dieu prend plaisir, et qui ouvre l'entrée du royaume des cieux.

*
* *

« Et Jésus, étendant la main, le toucha et lui dit : Je le veux, sois net. Et aussitôt sa lèpre fut guérie. »

Il le touche. Il lui parle. Il le guérit.

Il le touche. Non seulement Il ne le repousse pas, mais Il l'accueille, Il porte sa main compaissante sur ses plaies — se souillant Lui-même pour le nettoyer — et prenant pour ainsi dire son mal afin de le délivrer.

Telle est l'œuvre de Jésus Rédempteur. Il ne s'est pas borné, comme les princes de la terre, à prononcer du haut d'un trône le pardon des coupables. Une telle miséricorde eût été inutile au pécheur ; elle ne lui eût pas manifesté l'amour de Dieu, elle ne l'eût pas guéri. Jésus n'a pas été un simple messenger du pardon divin. Il est entré dans cet hôpital qui s'appelle le monde, et où habitent toutes les maladies, à ses yeux les plus dignes d'horreur et de dégoût : l'impureté, l'égoïsme cruel ou perfide, le mensonge, l'envie, et toutes les souillures qui rongent comme une lèpre le cœur de l'homme. De toutes ces souillures, Jésus a pris le fardeau, en demeurant au milieu de ceux qui, tour à tour, en reçoivent et en propagent la hideuse contagion, en vivant de leur vie pour partager leurs misères, et pour se faire, Lui, leur juge, leur compagnon, leur frère

et leur victime. Pour les toucher, pour les atteindre, pour entrer avec eux en contact, Jésus s'est laissé saisir par des mains abominables ; Il s'est laissé lier, insulter, souffleter, flageller, crucifier, par les plus vils des hommes, — afin de les guérir, afin de les sauver... O mes frères, c'est ainsi qu'Il s'est approché de nous et qu'Il nous a touchés ! Il a pénétré jusqu'au fond des douleurs et des hontes qui sont, de nos péchés, l'inévitable et effroyable conséquence. Ces douleurs, Il les a senties de telle sorte que l'ignominie de son supplice et l'angoisse de sa mort physique n'ont été que la faible image de l'angoisse de son âme. Étendant ses mains vers ses frères perdus, les prenant dans ses bras, les étreignant sur son cœur — et ne voulant pas lâcher prise — Il est avec eux descendu dans l'abîme de l'enfer afin qu'ils pussent avec Lui retrouver le chemin du ciel. C'est ainsi, ô Jésus ! que, T'approchant de nous, Tu nous as touchés !

.....

Qu'est-ce qu'un chrétien, un véritable chrétien ? Un lépreux que Jésus a guéri et qu'Il appelle à témoigner par sa vie, devant Dieu et devant les hommes, qu'il a été purifié par la parole et par l'esprit de Dieu.

Mes frères, Dieu nous appelle à le servir dans un siècle où l'incrédulité est devenue plus que jamais hautaine, active et violente. On dit à notre peuple que l'Évangile a vécu, que l'humanité a dépassé l'époque où il lui fallait une religion... Il s'agit aujourd'hui de savoir si l'on parviendra à éteindre la grande lumière que l'Évangile a projetée sur le monde et si la génération qui nous suivra devra inscrire sur la porte d'entrée du vingtième siècle ces mots par lesquels saint Paul résumait l'état du monde païen de son temps : Sans Dieu et sans espérance ! Dans cette lutte, dans cette mêlée où nous livrons bataille, on veut nous arracher les bases mêmes de notre vie morale, on menace avec l'honneur de notre Dieu tout ce qui fait la grandeur et la consolation de l'âme humaine, tout ce qui élève nos destinées plus haut que celles de la brute. Il faut que les croyants rassemblent leurs forces et unissent leurs pensées, leurs cœurs et leurs voix. Il faut que l'éloquence et la science rendent témoignage à notre Seigneur et Sauveur. Il faut que, dans la région des idées, les raisonnements répondent aux raisonnements, les livres répondent aux livres. Mais, sachez-le, cela ne suffit pas ; il faut de plus et surtout — c'est à ce prix que

notre foi sera victorieuse — que dans la région des faits, la vie des chrétiens soit une démonstration éclatante du surnaturel ; qu'à la vue d'une transformation indéniable de nos sentiments et de nos œuvres on soit forcé de dire : il y a là une puissance de Dieu ! Il faut qu'à la vue d'une charité qui n'est pas de la terre, d'une sainteté qui dépasse de toute la hauteur du ciel la morale simplement humaine, on soit forcé de dire : il y a là une puissance de Dieu ! — qu'à la vue de nos vies renouvelées, de nos épreuves consolées, de nos morts pleines d'immortalité, on soit forcé de dire : il y a là une puissance de Dieu ! — qu'on soit ainsi contraint de remonter de ces effets divins à une cause divine et que le mystère d'une vraie conversion justifie et fasse accepter tous les autres !